

Entretien avec Juliet Berto

Michel Coulombe

Volume 6, numéro 1, août–octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34636ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (1986). Entretien avec Juliet Berto. *Ciné-Bulles*, 6(1), 30–33.

Michel Coulombe

« Tant que des images exploseront dans ma tête... »

Il suffit de le croiser pour comprendre comment, il y a maintenant vingt ans, elle a pris place, étonnante, dans le cinéma-phare de Jean-Luc Godard ; comment, par la suite elle s'est imposée chez Losey, Tanner, Berri, Doillon, Rocha, Varda, Rivette ; comment, enfin, elle est parvenue à faire ses propres films, des films qui l'entraînent dans des univers marginaux, chez les paumés, les mafieux, les dockers. Derrière l'apparente, la trompeuse fragilité de Juliet Berto, brûlent la passion, la détermination d'une réalisatrice qui, plutôt que de monter patiemment ses projets, les tourne à chaud, stimulée par l'urgence : « Le cinéma a perdu de sa magie et je me bats pour la retrouver. » Juliet Berto était, en juin dernier, l'invitée du deuxième Festival international de films et vidéos de femmes (Montréal).

Ciné-Bulles : On a présenté vos films à Montréal dans le cadre d'un festival de films de femmes, croyez-vous que les femmes soient le premier public, le public naturel de vos films ?

Juliet Berto : Je fais un film pour les gens qui doivent l'aimer et contre ceux qui ne doivent pas l'aimer. Je ne sais pas ce que c'est

qu'un film de femme. Je fais ce que j'ai à faire. Le public le prend ou ne le prend pas. À un moment, on tombe pile, à un moment, on tombe un peu en avance, à côté ou en retard. L'idéal, c'est la synchro parce qu'un film on ne le fait pas pour soi-même. Cela demande trop d'énergie, trop d'argent.

Un certain cinéma de Godard parlait vraiment aux gens, correspondait. On a toujours dit que Godard était en avance : je ne suis pas d'accord. Il était dans son temps et les autres étaient un peu ou beaucoup en retard. C'est cela, le décalage.

Ciné-Bulles : Est-ce que ce n'est pas ingrat pour une actrice de jouer dans des films dits d'auteur où les acteurs n'ont pas nécessairement la plus belle part ?

Juliet Berto : Non, pas pour moi. Je ne me suis jamais considérée comme une actrice, même si je l'étais. Avec Godard j'étais un personnage, un personnage situé dans mon époque, pas une actrice. Avec Rivette, j'étais une actrice, parce que je jouais des personnages.

On m'a assimilée à la Nouvelle Vague. Bien sûr que j'en étais participante, mais je n'étais qu'une gamine quand je suis entrée là-dedans, quelqu'un de pas trop civilisé. Je n'ai pas fait d'école. C'est maintenant que je commencerais à pouvoir être comédienne d'une autre manière que ce que j'ai fait jusqu'à maintenant, parce que je me suis donné le droit de montrer mes images, ma propre fantaisie. À partir de là, je suis libre. Pour moi, c'est plus facile d'incarner les fantaisies des autres parce que je sais que j'ai mon territoire de liberté pour faire mes images. Avant, c'était assez dur et j'étais assez exigeante avec les metteurs en scène avec qui je travaillais, particulièrement s'ils n'étaient pas très forts. Il est vrai que j'ai toujours eu la possibilité de travailler avec des gens qui vont

Filmographie de Juliet Berto, réalisatrice

1981 : **Neige**

(co-réalisé avec J.-Henri Roger)

1982 : **Cap Canaille**

(co-réalisé avec J.-Henri Roger)

1986 : **Havre** ou **Lili chez les dockers**



Juliet Berto dans son film *Neige*

un peu plus loin que l'ordinaire.

Les films que j'ai faits qui étaient moins forts m'ont toujours appris énormément de choses que je n'aurais pas apprises autrement, notamment le cadre. Lorsque je tournais de mauvais films, je travaillais avec l'opérateur mais pas du tout avec le metteur en scène que je n'écoutais et ne regardais même plus. Je regardais le type derrière la caméra parce que je savais que là j'étais vue.

Ciné-Bulles : *Quelle est la pire chose qu'un metteur en scène puisse faire ?*

Juliet Berto : Ne pas voir et ne pas entendre. Filmer quelqu'un qu'on ne voit pas. Dans une équipe, il y a un rapport humain et s'il n'est pas respecté, il manque quelque chose. Et cela déborde sur l'image.

Ciné-Bulles : *Êtes-vous très patiente ? Attendez-vous que les occasions se présentent ?*

Juliet Berto : Je n'ai jamais attendu. J'ai toujours foncé là où je devais foncer. Tant que j'aurai cette énergie monstrueuse qui me pousse au moment de faire un film, tant que des images exploseront dans ma tête, il faudra que je fasse des films à tout prix.

Ciné-Bulles : *Il vous vient d'abord des images ?*

Juliet Berto : Oui, tout d'un coup. *Havre* est venu de la lumière, de l'utilisation possible des jeux d'ordinateur. Alors il faut que cela aille très vite ou alors je me barre et je vais chercher des émeraudes dans un pays perdu. Je ne pourrais pas attendre trois ans que mon film sorte. Pour *Havre* j'ai attendu trois mois et c'est déjà trop. Il a fallu que je tourne entre-temps ! L'énergie c'est quelque chose de vivant. Si on l'enferme, elle est morte.

Ciné-Bulles : *Il y a vingt ans vouliez-vous déjà devenir réalisatrice ?*

« J'ai toujours fonctionné en état d'urgence, parce que je pense qu'il est impossible de faire un film autrement. »
(Juliet Berto, *Cinéma*, n° 311, novembre 1984, p. 14-24)

« Pour moi, tout le monde est fondamentalement acteur, et c'est là-dessus que je base ma méthode de travail : dans la vie non plus, on n'a pas le même comportement avec telle et telle personne. »
(Juliet Berto, **Positif**, n° 162, octobre 1974, p. 20-25)

« Un acteur doit partir du principe qu'il peut tout faire. Moi, j'ai relativement plus de choix que d'autres. Il y a des gens à qui on reproche d'avoir tourné dans un film. Je demande à ceux qui disent ça : et vous, comment gagnez-vous votre vie ? »
(Juliet Berto, **Positif**, n° 162, octobre 1974, p. 20-25)

Juliet Berto : J'ai toujours eu envie de montrer des images. J'ai commencé par faire de la peinture. Et j'ai toujours écrit depuis que je suis toute petite. Je ne mets pas de frontière entre les diverses expressions qui peuvent me ramener au cinéma. Le cinéma contient tout. Il rejoint l'écriture, la peinture, la musique. C'est l'art le plus complet.

J'ai tourné **Neige** au moment où cela devenait vital. Avant, je n'avais pas la force de me battre de la façon dont il faut se battre pour faire un film. J'avais claqué toutes les portes avant qu'on me les claque au nez. Les choses viennent quand on a quelque chose à dire et les producteurs s'engagent quand je leur ai déjà apporté de l'argent, qu'il y a déjà une certaine garantie, de l'argent de l'État.

Ciné-Bulles : Vous a-t-on vu venir comme une actrice qui veut faire des films ?

Juliet Berto : Je n'ai jamais été une actrice qui voulait faire des films. J'étais un peu une actrice, pour apprendre. C'était mon moyen de vivre, d'apprendre, sur le tas, le métier que je voulais faire. Je crois que j'ai refusé plus de choses que je n'en ai acceptées mais il y a des choses que je n'étais pas capable de faire. J'aimais mieux me serrer la ceinture que de rentrer dans des histoires qui, finalement, ne m'apportaient rien. Je ne fais pas partie des comédiennes capables de tout faire. C'est pour cela que je dis que je ne suis pas une vraie comédienne.

Ciné-Bulles : Comme réalisatrice que cherchez-vous chez un acteur ?

Juliet Berto : Une rareté, pas quelqu'un qui va banaliser mon personnage. Quelqu'un qui comprenne ce que je vais faire, qui le saisisse. Je laisse une grande liberté et donne en même temps des garde-fous. Rivette a choisi l'improvisation totale, moi je ne fais pas de l'improvisation totale, même si j'adore



cela. Cela demande des heures et des heures et, quand je tourne, je n'ai pas le temps.

Ciné-Bulles : Dans **Havre**, vous mettez en scène plusieurs inconnus. Cela présente des avantages ?

Juliet Berto : Oui. J'aurais voulu des rôles de composition que je n'en aurais pris aucun. Cela n'aurait pas été possible. Tous sont près de leur corps et de leur physique. Ils ne sont pas conscients de ce qu'ils sont. Il fallait des personnages intouchés, pas des gens dont on aurait dit : « Tiens, c'est machin dans le rôle. »

Ciné-Bulles : Dans vos trois films, il y a une femme dans un monde d'hommes marginaux. Et elle est opprimée. Est-ce votre vision du monde ?

Juliet Berto : Ah bon, je n'ai pas vu cela.

Ciné-Bulles : Les deux premières meurent



Havre

cruellement, la troisième met du temps à s'en sortir, à émerger.

Juliet Berto : La troisième est toute petite. Elle vient à peine de naître. Elle est cernée d'hommes. Elle est dans une réalité d'hommes. Il n'y a pas tellement d'issue dans un port pour une femme. Elle se bat, c'est sa vie. Le film raconte l'initiation de Lili, à savoir si elle va rester quelque chose d'ordinaire, coïncée avec un futur préétabli dans un univers d'hommes.

Ciné-Bulles : Dans *Neige*, il n'y a pas davantage d'issue pour Anita.

Juliet Berto : J'ai fait un film sur le multiracial. Ce sont tous des damnés de la terre, des gens dans l'enfer. Leurs âmes, leurs corps sont laids. Qu'on soit noir, dealer de drogue, serveuse de bar ou travesti, c'est la même merde. La femme bosse dans un bar. Elle a la gueule fatiguée, n'a pas le temps de s'occuper de sa féminité. Elle découvre la féminité à travers un garçon qui devient une

femme en spectacle.

Ciné-Bulles : Les femmes que vous montrez sont isolées dans un monde d'hommes. Est-ce votre position dans le monde du cinéma ?

Juliet Berto : Le cinéma est régi par des lois masculines. Le pouvoir est masculin. Le pouvoir féminin, moins rationnel, moins développé aussi, est complètement différent du pouvoir masculin. Les femmes sont restées plus reliées à la terre, alors que les hommes inventent des guerres pour être sûrs qu'ils ont bien les pieds sur terre...

Ciné-Bulles : On vous donnerait une importante somme que vous feriez quel genre de film ?

Juliet Berto : Je ne ferais pas de film, je me barrerais au bout du monde... Blague à part, les moyens déterminent la forme. Je ne vais pas essayer de faire une super production avec trois fois rien. Si j'avais des milliards, ils passeraient vraiment bien à l'écran. Il y a beaucoup de films qui coûtent des milliards et qui m'emmerdent, parce que l'argent n'est pas sur l'écran.

Ciné-Bulles : Maintenant que vous tournez vos films, votre attitude face aux réalisateurs a changé ?

Juliet Berto : Je me dis le pauvre chéri, il a tous ces problèmes de production, d'acteurs. Il a tout cela sur le dos. Alors, du coup, je deviens d'une compréhension absolument totale. On ne sait ce que c'est que le cinéma qu'en faisant ses propres films. La réalisation, les responsabilités financières d'un film, c'est quelque chose de monstrueux, de terrifiant. Et, en même temps, il n'y a pas d'excuse et il faut que les gens se défoncent dans ce qu'ils font. Quand on n'a pas de talent, je pense qu'il faut éviter de faire du cinéma... ■

« Je ne fais rien pour plaire, tant que j'aurai droit à la parole et à l'image, je me battrais comme une chienne. »
(Juliet Berto, *Libération*, 27 août 1985)